

[Accueil](#) » [Culture](#) » [article](#)

Le jour le plus long

Paru le Samedi 26 Juin 2010

MATHIEU LOEWER



SERBIE Premier film implacable de Vladimir Perisic, «*Ordinary People*» démontre que le pire est à la portée de n'importe qui. On n'en sort pas indemne.

Entre les deux sorties de cette semaine, la comédie américaine *Kiss & Kill* (lire la critique ci-dessous) et le film de guerre serbe *Ordinary People*, les spectateurs auront vite fait de choisir leur camp. Et les chiffres du box-office confirmeront sans doute que le plus navrant

des divertissements hollywoodiens l'emporte-ra toujours sur le meilleur du cinéma d'auteur - surtout quand le film en question n'est projeté qu'une fois par jour à l'heure de l'apéro à Genève et dans la petite salle alternative du Zinéma à Lausanne.

Détail révélateur, le titre original de la «comédie romantique et d'action» de Robert Luketic (*Killers, tueurs*) aurait pu être celui du premier long métrage de Vladimir Perisic, jeune réalisateur serbe formé à la Femis. Mais la comparaison s'arrête là. Alors que *Kiss & Kill* fait son beurre d'une violence ludique sans arrière-pensée, *Ordinary People* propose une réflexion sur la part la plus sombre de l'âme humaine. Ce dernier n'a donc rien d'une partie de plaisir, mais il y a des sujets avec lesquels on ne peut prétendre «divertir» et qui n'en sont pas moins fascinants.

DANS LA TORPEUR

Le rideau se lève avec la diane sur la chambre d'une caserne. Le jeune soldat Dzoni, affecté depuis tout juste un mois à l'Unité 3, fait son lit, suit ses camarades au réfectoire et grimpe avec eux dans un bus pour une mission dont il ne sait rien. Le véhicule avale la route, s'enfonce dans la forêt avant de s'arrêter dans la cour d'une usine isolée et déserte où la nature a repris ses droits. Commence alors l'attente, jusqu'à l'apparition d'une camionnette transportant des civils... Un lieu reclus, des caisses de munitions, une atmosphère pesante: Dzoni, qui comme nous pressent le pire, sera bientôt fixé. «On va s'occuper de l'ennemi», lâche l'officier supérieur.

Le film, rythmé jusque-là par de longs plans-séquences, aurait pu basculer à cet instant dans la sauvagerie. Sauf que cette horreur-là n'a rien de spectaculaire. Pas de cris ni de luttes. Le peloton accomplit sa besogne dans le calme. Un nouveau camion arrive, puis un autre, et un autre encore, etc. Résignés ou tétanisés, les hommes (toujours plus nombreux) qui en descendent n'opposent pas la moindre résistance. Sous un soleil de plomb et une chaleur étouffante, les exécutions sommaires se succèdent. Le bruit sec des coups de feu claque dans le silence de la campagne. Aucun événement ne viendra troubler le déroulement des opérations.

Ordinary People avance ainsi au pas, avec la force, la rigueur et la simplicité d'une démonstration. Le drame qui se joue n'est pas celui des victimes, mais de leur bourreau. L'apprentissage d'inhumanité d'un jeune homme ordinaire: car tout s'apprend, tuer aussi. Un peu à la traîne dès le début, Dzoni suit d'abord le mouvement en spectateur, fait mine de refuser l'ordre, détourne la tête au moment d'appuyer pour la première fois sur la gâchette. Et pourtant, l'eau-de-vie aidant, il prendra vite de l'assurance. Le soldat et ses aînés, qui sont passés par là avant lui, ne sont pas des monstres ou des psychopathes. Ils n'ont fait qu'accepter l'inacceptable.

MÉCANIQUE DU CRIME

L'expérience de Milgram - réalisée par le psychologue américain au début des années 1960 et récemment reproduite dans le contexte de la télé-réalité (*Le Jeu de la mort* de Christophe Nick) - a prouvé que, sous la pression d'une autorité qu'il juge légitime, un honnête citoyen peut se transformer en tortionnaire, accomplir malgré lui des actes que sa conscience réprouve. C'est bien cela que raconte *Ordinary People*, plutôt que les crimes de la guerre de Bosnie. Aucune information, si ce n'est la langue dans laquelle s'expriment les protagonistes, ne permet d'ailleurs d'identifier les lieux ou l'époque des faits. Vladimir Perisic ne réalise pas un film de guerre mais sur la guerre et la barbarie dont nous sommes tous capables. Dans le bus qui ramène les soldats à la caserne, Dzoni demande à l'un de ses compagnons: «As-tu compté combien de fois tu as tiré?» Et celui-ci répond: «Autant de fois que les autres.»